

La société lausannoise au XVIIIe siècle

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 13

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179339>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Pour la Suisse: un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr. — Pour l'étranger: le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

La société lausannoise au XVIII^e siècle.

Lecture faite à la Société artistique et littéraire de Lausanne, le 14 mars 1867.

I.

Mesdames et Messieurs,

J'ai eu l'honneur de vous donner, dans notre précédente soirée, la description de la jolie fête de Rovéraz, à laquelle prirent part des membres de la Société artistique en assez grand nombre, ainsi que plusieurs invités.

Si nos fêtes de ce genre sont très-rares, si nos soirées littéraires et dramatiques sont difficiles à organiser, et si nous ne pouvons en assurer la réussite qu'à force de persévérance et de dévouement, ce n'est pas toutefois qu'elles soient sans antécédents chez nous. De semblables récréations réunissaient jadis un grand nombre d'adhérents et n'éveillaient pas les mêmes susceptibilités qu'aujourd'hui; il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un regard en arrière et de se reporter au sein de la société lausannoise du XVIII^{me} siècle.

La beauté de nos sites, les riantes rives du Léman, le séjour, chez nous, de J.-J. Rousseau, de Voltaire, de Gibbon et notamment la réputation européenne du docteur Tissot, nous amenèrent alors de nombreux étrangers qui modifièrent considérablement nos mœurs et nos habitudes. « Malades réels ou imaginaires, » dit un de nos historiens, « riches blasés, curieux oisifs, aventuriers en quête ou égarés, gens de lettres, diplomates et princes, toute l'Europe voyageante se donnait ici rendez-vous. »

Des personnages célèbres que nous venons de citer, Rousseau étant celui qui, par ses écrits, par les descriptions enthousiastes qu'il fit de la contrée où il plaça plus tard les héros de son roman, a le plus contribué à attirer les regards des voyageurs sur notre beau pays, quelques détails sur le passage de Jean-Jaques dans notre ville ne seront pas sans intérêt.

J.-J. Rousseau, âgé de 48 ans, se fixa à Lausanne vers 1730. C'est au retour d'un voyage d'Annecy à Fribourg qu'il s'arrêta ici. Rousseau voyageait à pied. Entre Moudon et Lausanne, il était exténué et avait le plus grand besoin de se restaurer. Arrivé à Montpreveyres, ne pouvant pousser plus loin, il résolut de coucher dans la modeste auberge de ce village, où il se fit servir à souper avec l'assurance d'un voyageur qui

a sa bourse bien garnie et qui n'a rien à se refuser. Jean-Jaques soupa bien, dormit encore mieux, et, le lendemain matin, déjeûna de bon appétit. Mais au moment de poursuivre sa route vers Lausanne et de régler l'écot, qui se montait à sept batz, notre jeune philosophe n'avait pas un sou; ses dernières pièces de monnaie avaient été dépensées à Moudon, où il s'était rafraîchi après plusieurs heures de marche. La faim et la soif lui avaient seules donné l'aplomb avec lequel il s'était fait servir ce dont il avait besoin. Mais tout-à-coup, confus et honteux, celui qui devait écrire plus tard la *Nouvelle Héloïse*, l'*Emile*, et dont la plume devait lutter avec celle de Voltaire et semer partout l'enthousiasme par des pages sublimes, celui qui devait écrire le *Contrat social* et être un des plus éloquents propagateurs des idées nouvelles et libérales d'où naquit la Révolution française, Rousseau ôta sa veste pour la laisser en gage!... L'aubergiste de Montpreveyres lui dit que, grâce à Dieu, il n'avait jamais dépouillé personne et qu'il ne voulait pas commencer à le faire pour sept batz. Rousseau, plein de reconnaissance pour son hôte, s'acquitta quelques jours après.

En arrivant à Lausanne, poussé par la détresse, Rousseau se mit en tête d'enseigner la musique, qu'il ne connaissait pas; à peine savait-il déchiffrer un air; il nous le dit lui-même. Cherchant une petite auberge où l'on put vivre à bon marché, il fut adressé au nommé Perrottet, qui tenait des pensionnaires et demeurait descente du Pont, n° 21, dans la maison où se voit aujourd'hui le beau magasin de fourrures de M. Roos. Perrottet, à qui Rousseau conte ses petits mensonges, se trouve être le meilleur homme du monde; il accueille le nouveau venu avec bonté, lui fait même une réduction sur le prix de la pension et n'épargne rien pour lui être utile et lui procurer des élèves.

Enfin voilà Rousseau professeur de musique. Il ne tarde pas à être présenté à quelques amateurs de cet art, entr'autres à M. de Treytorrens, qui donnait souvent des concerts chez lui et qui devait en donner un très prochainement. Rousseau, faisant bonne contenance, saisit avec empressement cette occasion de montrer son talent et travaille pendant quinze jours à la composition d'un morceau de musique. Le jour du concert arrive...., mais laissons parler Rousseau; il raconte avec une telle verve, une telle franchise l'effet produit par l'exécution de sa symphonie, qu'on relit toujours cette page avec plaisir, bien que connue de tout le monde :

« On s'assemble pour exécuter ma pièce ; j'explique » à chacun le genre du mouvement, le goût de l'exécution, les renvois des parties : j'étais fort affairé. » On s'accorde pendant cinq ou six minutes, qui furent pour moi cinq ou six siècles. Enfin, tout étant prêt, je frappe avec un beau rouleau de papier, sur mon pupitre magistral, les deux ou trois coups de *prenez garde à vous*. On fait silence : je me mets gravement à battre la mesure, on commence.... » Non, depuis qu'il existe des opéras français, de la vie on n'ouït un pareil charivari : quoi qu'on eût pu penser de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on pouvait en attendre ; les musiciens étouffaient de rire, les auditeurs ouvraient de grands yeux et auraient bien voulu fermer leurs oreilles ; mais il n'y avait pas moyen. Mes bourreaux de symphonistes râlaient à percer le tympan d'un Quinze-Vingt. J'eus la constance d'aller tous les jours mon train, suant à grosses gouttes, mais retenu par la honte, n'osant m'enfuir et tout planter là. Pour ma consolation, j'entendais les assistants se dire à l'oreille : *Il n'y a rien là de supportable* ; un autre : *Quelle musique enragée !* un autre : *Quel diable de sabbat !*

» Les suites d'un pareil début ne contribuèrent pas à m'amener des écoliers. J'eus en tout deux ou trois gros Teutches aussi stupides que j'étais ignorant. Je fus appelé dans une seule maison où une méchante fille se donna le plaisir de me montrer beaucoup de musique dont je ne pus pas lire une note, et qu'elle eut la malice de chanter ensuite devant monsieur le maître pour lui montrer comment cela s'exécutait. »

Il y a, dans ce qui précède, quelque chose qui frappe tout d'abord, c'est l'indulgence que les Lausannois ont eue de tout temps pour les artistes étrangers ; c'est le concours bienveillant que ceux-ci ont toujours rencontré chez nous ; c'est la vogue des concerts et des leçons de musique. Je n'en veux pour preuve que l'accueil empressé, inouï, sans contrôle fait à ce jeune aventurier. Aujourd'hui, la musique est plus à la mode que jamais. Un jeune homme peut encore l'ignorer, n'en avoir aucune notion et faire son chemin dans le monde sans trop de difficultés ; mais pour les demoiselles, cela n'est pas permis ; elles sont censées venir au monde un cahier de musique à la main ; leur plus belle place dans leur jeunesse est au tabouret du clavecin. Une demoiselle bien élevée, qui comprend bien sa mission, doit avant tout savoir interpréter les œuvres des grands maîtres, promener avec dextérité et souplesse ses jolis doigts effilés sur les touches du piano, savoir moduler la romance d'une voix émue et sentimentale et exécuter avec grâce les fantaisies de Mozart, de Weber, de Beethoven, connaître les diverses parties d'une symphonie, leur genre, s'animer, s'attendrir à leur exécution et prendre force leçons.

Rousseau connaissait sans doute ce faible des demoiselles de Lausanne pour les leçons de musique ; il savait que par là on peut quelquefois arriver au bonheur, à la fortune ; il savait que les leçons de musique avaient souvent été le point de départ d'heureuses unions. — La chose est toute naturelle ; après l'étude des gammes

et de la mélodie, vient nécessairement celle des accords. Rousseau n'a pas réussi, voilà tout.

L. M.

(La suite au prochain numéro.)

Lé dou Bau et lé Renaillé.

Au bâ d'onna prâli dou mâcllio sé cornâvon,
Du lau cutset d'au cret on lé z'oiâi bourlhî.
Kan s'eïnbroïron lé, kan lau fron sé bauriavon
On cheintai lou terrain à l'eïntor trebelhî.
Chu l'hërba la meïlhau, chu la plie balla modze,
Tsacon dein sta prâli volhâv'îtré lou rai.

Per lou sélau et per la pliodze,
L'ai avâi prî de cil eindrai
Dai terrô, dai gor é dai golhié,
Iô dai melhi de bot é dé renaillé
Bramâvon permi lé rosi.
Adon iena dé stau déraïrê
Ne desai mot, tant l'avâi pouairê.
— Mâ, porkié dinche té caïsi?
Lai desai iena que tzantâvé
Tant qué pouâvé.

On tsambérot t'a-te blhossi lou nâ?
— N'é ni tsambérot, ni sensuva,
Mâ vouaite-vâ ink'à la ruva
Clliau grôché bîte se cornâ.
— Tan que vudron que sé cornéïon,
Fô-t-e que dai bau té gravéïon
De dere ton bet dé tsanson?
— Çan ne senedzè ran dé bon :
Aprî lou tounarrou la graïla.
Dè clliau dou bau binstou l'in aret ion
Que dan lou gor vindret féré la taïla.
— N'avâi pâ piré clliou lou mor
Ke ion dai bau tsi dan lou gor,
Chu lé renaillé sè rebatté
Lai sé débat et lai dzevatté
Kemeïn se volhâv' eïmpatâ.
Diérou de renaillé pelâïé
E chllaffaïé
Koui porra lé contâ.

Tant que stu mondou saret mondou,
Adî lé tsecagnié dai grô
Por lé petits saron dai mô
Vo z'eïn répodou.

MORATEL.

Eclipses.

Quant on veut démontrer que l'homme le meilleur est loin d'être parfait, on dit volontiers :

Le soleil même a des taches !

Pour notre part, nous croyons que les taches du soleil ne doivent être considérées que comme des imperfections physiques, et qu'outre celles-là, notre foyer de lumière en possède encore d'autres qu'on avait crues jusqu'ici un apanage de l'humanité.

Astronomes, badaux, curieux, s'en sont aperçus le 6 mars dernier. Le murmure court sur toute lèvre. On ne se serait point attendu à trouver de la vanité et de